

1

Le visiteur

Vallée des Eaux-Claires, mars 1905¹

L'homme marchait d'un bon pas. Il portait sur l'épaule un gros sac de toile bise² qui battait son dos à chaque enjambée. C'était une belle journée de fin d'hiver, froide et ensoleillée. Le printemps ne tarderait pas. Les saules s'ornaient déjà de bourgeons duveteux et les premiers pissenlits déployaient leurs feuilles dentelées.

Le voyageur jeta un regard vif sur les hautes falaises bordant le chemin, à sa droite. D'un œil plus inquiet, il contempla un instant les toitures d'une grande maison nichée dans un méandre de la rivière, que les gens du coin appelaient le Moulin du Loup. La bête en question était un des meilleurs chiens de la région, mais elle avait du sang de loup et, les nuits de neige, elle quittait les humains pour rôder dans les bois alentour.

« La cheminée fume, il y a quelqu'un! » songea-t-il.

À cette pensée, il fit une grimace, se moquant de lui-même. Bien sûr qu'il y avait toujours du monde au moulin, au moins les ouvriers, la servante, le maître papetier, les

1. Vallée située à six kilomètres environ d'Angoulême, en Charente. Très beau site naturel, abritant de nombreuses grottes préhistoriques. Sur la rivière se sont établis des moulins à une époque ancienne, dont le Moulin du verger datant de 1537, dernier témoin de quatre siècles et demi de tradition papetière en Charente, toujours en activité aujourd'hui et qui a servi de cadre à ces romans. Il est inscrit à l'inventaire des monuments historiques.

2. Bise: gris foncé

enfants et le vieux Basile. Sans doute aussi Claire Roy, et une petite fille si chère à son cœur, Faustine.

Plus il se rapprochait, plus son cœur s'emballait. Il avait quitté la vallée un matin de neige, plus de deux ans auparavant, après des mois de prison et bien des chagrins. Perdu dans des souvenirs au goût doux-amer, il ralentit l'allure. Soudain, un cri aigu l'arrêta net. Une voix frêle, désespérée, hurlait.

– Au secours, m'sieur! Au secours! Je me noie... J'sais pas nager!

– Bon sang, c'est un gosse!

Sans plus réfléchir, l'homme jeta son sac sur l'herbe et se rua au bord de l'eau. Le courant était fort, les eaux troubles effleuraient les berges.

– Au secours!...

À dix mètres en aval, il aperçut un petit garçon cramponné à une racine. Sa tête dépassait à peine et les remous lui balayaient le visage.

– Tiens bon, j'arrive! hurla-t-il. Ne lâche pas! Courage, je viens!

L'enfant paraissait épuisé. Il voulut agiter un bras, de peur sans doute de voir repartir l'étranger. Il coula au moment où une poigne solide l'attrapait aux épaules, puis à la taille.

– Accroche-toi à mon cou et serre fort, j'ai pied, moi! N'aie pas peur, tu l'as échappé belle, dis donc!

Ce ne fut pas facile, avec le poids du garçon qu'il avait calé sur son dos, de s'arracher à la rivière en crue, mais, serrant les dents, l'homme ne lâcha pas prise. Heureusement, le lit n'était pas profond. Ils furent bientôt tous deux sur la rive. L'homme déposa le rescapé sur l'herbe.

– Je suis dans un bel état maintenant! constata-t-il. À croire que je suis voué à repêcher tous les gars qui se noient. Dis, qu'est-ce que tu faisais tout seul dans le coin? Personne ne t'a raconté l'histoire du père Crochet, qui emmène les gamins imprudents au fond des puits ou au fond des étangs? gronda-t-il.

– Non, monsieur! Je suis désolé pour vos habits.

La voix du petit tremblait.

– D’où sors-tu? Tu parles comme un prince!

– Je suis Denis Giraud, du domaine, là-haut. Je voulais attraper le jouet que Faustine a perdu dimanche. Claire a dit que ce n’était pas grave, qu’elle en achèterait un autre chez madame Rigordin, l’épicière, mais moi, je sais que c’est grave, très grave.

– Denis Giraud? Tu es le fils de Bertrand Giraud, celui qui est avocat? Et tu connais Faustine?

– Oui, monsieur.

– C’est ma fille, sais-tu? Je m’appelle Jean Dumont. J’allais lui rendre visite. Mais je crois que je vais être obligé de te raccompagner chez toi. Tu claques des dents, mon garçon! Remonte sur mon dos, je n’en ai pas pour longtemps. Tes parents doivent te chercher...

Denis secoua la tête et bredouilla un non timide. Il expliqua, tout bas :

– Ma mère est toujours malade et mon père, lui, travaille à Angoulême. Moi, j’aime bien me promener...

– Tu es un peu jeune pour ça! rétorqua Jean en le soulevant d’un geste et en l’installant sur ses épaules, laissant son sac sous un buisson. Il tourna les talons, passa le pont et monta la route qui menait au domaine de Ponriant. Malgré les années écoulées depuis son procès, le jeune homme savourait encore la sensation grisante d’être à nouveau libre. Il lui arrivait de penser qu’il ne s’en lasserait jamais. Après une enfance et une adolescence passées en colonie pénitentiaire, sur l’île d’Hyères en Méditerranée puis à La Couronne, un gros bourg voisin, il aurait dû purger une peine de quinze ans au baigne de Saint-Martin-en-Ré. Il avait été gracié. Chaque matin, à peine réveillé, il se répétait: «Je suis libre.» De son existence de paria, il gardait une profonde cicatrice au bras. C’était là qu’il portait un matricule, effacé d’un coup de couteau.

– C’est vrai que vous êtes le père de Faustine? demanda tout à coup l’enfant qui le tenait par le cou.

– Oui, sourit l’homme, et j’ai hâte de la revoir! Elle a dû changer... Dis donc, tu dois l’aimer beaucoup, ma fille, pour entrer dans la rivière et chercher un de ses jouets!

Le petit garçon ne répondit pas tout de suite.

– C’est surtout parce que Matthieu a dit que j’en étais pas capable!

Jean sourit, amusé, imaginant très bien ce que ressentait l’enfant. Pourtant Denis aurait vraiment pu se noyer. Aussi, jugea-t-il bon de le sermonner un peu.

– Ne recommence pas, c’est dangereux! Ta vie est précieuse, petit.

– Oui, monsieur.

Denis avait froid et très mal à un genou. Il était un peu inquiet. Il espérait que sa mère ne le gronderait pas. Lorsque Jean gravit les marches du perron de Ponriant, il se dit que Claire Roy avait vécu là pendant de longs mois. Jamais il n’avait encore eu l’occasion d’approcher cette belle et vaste maison. Il se sentit brusquement intimidé.

Il y eut des appels, des silhouettes qui s’agitaient derrière les carreaux d’une large porte-fenêtre. Marie-Virginie Giraud, née de Rustens, se précipita pour ouvrir. Elle redoutait les inconnus et les rôdeurs, mais elle avait aperçu son fils.

– Denis! cria-t-elle. Qu’est-il arrivé encore? Monsieur...

Jean dévisagea la jeune femme. Emmitouflée dans une robe de chambre en lainage bleu, elle était très maigre et avait le teint blafard. Son regard semblait aussi terne que ses cheveux dépeignés.

– Je vous ramène votre fils, madame! Il était tombé dans la rivière et en mauvaise posture. J’allais chez les Roy, au moulin. Une chance que je sois passé au bon moment!

Elle lui tendit une main. Jean la serra et déposa l’enfant devant lui.

– Il faudrait le sécher et le réchauffer. Il a eu une grosse peur! Eh bien, voilà, au revoir, madame! lança-t-il en s’apprêtant à repartir.

Dans l’embrasure de la porte, deux fillettes le regardaient, l’air intrigué. D’un geste, Marie-Virginie leur fit signe d’approcher. Elle murmura, embarrassée:

– Eulalie et Corentine, mes filles. Je vous remercie, monsieur...

– Dumont, Jean Dumont... Je connais votre mari. Enfin, donnez-lui le bonjour de ma part. Il se souvient de moi, sûrement!

Marie-Virginie marqua un temps de réflexion. Ce nom ne lui disait rien. Elle se dit seulement que l'inconnu avait des yeux bleus étonnants, soulignés par des cils noirs.

Une femme d'une soixantaine d'années, en robe noire et large tablier blanc, surgit d'une porte étroite. Elle poussa un grand cri en voyant Denis dans ses vêtements détrempés et se précipita vers lui.

– Vilain garçon, d'où sors-tu? Viens avec Pernelle, je vais te changer. Madame, retournez donc vous allonger, toutes ces émotions ne sont pas bonnes pour vous.

La domestique entraîna prestement Denis. D'un geste, Marie-Virginie approuva avec lassitude. Elle salua Jean d'un signe de tête et recula. Le jeune homme ferma la porte et dégringola le perron, soulagé.

« Pas la peine de vivre dans le luxe pour avoir une allure pareille! se dit-il. À mon avis, la femme de Giraud se meurt d'ennui ou d'autre chose. Ce ne doit pas être rose tous les jours dans cette grande bâtisse... Quelle ambiance! »

Il dévala la route, coupant souvent à travers champs. Deux prénoms résonnaient au fond de son cœur : Faustine et Claire. Il appréhendait l'instant des retrouvailles. Même s'il avait écrit souvent et envoyé une photographie de lui, sa fille risquait de le considérer comme un étranger, d'être effrayée.

– Et Claire, comment va-t-elle m'accueillir?

Jean avait parlé tout haut. Il l'avait tellement aimée. Il ne savait plus lui-même ce qu'il éprouvait vraiment pour elle, hormis un désir tenace qui l'éveillait la nuit et le faisait se tordre sur son lit. Aucune autre femme n'avait ce pouvoir sur lui. Après le pont, Jean récupéra son sac. À chaque détour du chemin, il s'attendait à voir surgir Sauvageon. Le chien-loup lui avait toujours manifesté de l'affection. Mais l'animal ne se montra pas.

Enfin, Jean franchit le large porche toujours ouvert et se retrouva dans la cour. Avec émotion, il écouta le battement des piles en train de broyer la pâte à papier, le chant

chuintant des roues à aubes. Un grand escogriffe, roux et hilare, courut à sa rencontre.

– Bon sang de bon sang, mais c'est mon Jeannot! Si je m'attendais à te voir débarquer...

– Léon!

Les deux hommes se donnèrent l'accolade. Leur amitié datait de cinq ans déjà. Ils s'étaient embarqués tous les deux sur un morutier, à La Rochelle. Dans les parages de Terre-Neuve, le bateau avait sombré, disloqué par une tempête. Jean avait sauvé Léon de la noyade. Chacun croyait l'autre mort, mais ils s'étaient retrouvés le jour du procès. Pendant la traversée, Jean avait tellement parlé de Claire Roy à son camarade que Léon, qui ne voulait plus reprendre la mer, s'était présenté un matin au moulin. Il y était resté comme palefrenier et homme à tout faire. Du coup, il avait même épousé la servante, la jolie Raymonde.

– Ce que je suis content de te revoir! balbutia Léon. Sacré Jean, tu nous as manqué!

Un homme aux cheveux blancs sortit d'un bâtiment, sanglé dans un tablier bleu poissé de colle.

– Ah! Monsieur Roy... fit Jean.

Le maître papetier avait vieilli. Il lui sembla fébrile. Son regard brun brillait. L'homme se mordillait les lèvres. Cependant il se montra aimable avec le nouveau venu :

– Jean! En voilà une surprise. Léon, fais-le entrer, je vais prévenir mes gars que je fais une pause. Je me lave les mains et je viens boire un coup avec vous!

Dans la cuisine, Raymonde pétrissait du pain. Les joues et les mains farineuses, la servante, blonde et ronde, prêta à peine attention aux deux hommes. Léon alla lui pincer la taille.

– Oh, ma beauté, dis donc bonjour à mon ami! Regarde un peu, c'est Jean!

La jeune femme releva la tête et le salua d'un sourire distrait. Elle murmura :

– Je le vois bien, que c'est Jean! Et madame Claire qui n'est pas là.

Le visiteur avait entendu. Il cacha sa déception, espérant que sa fille, au moins, se trouvait à la maison.

Léon haussa les épaules. Des rires fusèrent de derrière une grosse malle en osier.

– Sortez de là, les enfants! ronchonna Raymonde. Faustine, ton papa a sûrement envie de te voir. Eh oui, ton papa est là... Ah, comme c'est jeudi, elle s'amuse avec Matthieu.

La gorge nouée par l'angoisse, Jean aperçut un éclat doré et deux grands yeux bleus. La fillette émergea de sa cachette. Elle posa un long regard sur l'homme qui se tenait debout près de la cheminée.

– C'est lui, mon papa?

Matthieu bondit sur ses pieds aussi. Ils se dissimulèrent tous les deux entre la malle et le mur. Jean fixait Faustine, stupéfait. Elle avait beaucoup grandi et forci. C'était une superbe enfant de quatre ans et demi, aux joues rebondies, creusées de fossettes par un large sourire confiant. Il se reprocha tout de suite d'avoir laissé passer autant de mois sans jamais lui rendre visite. Il avança d'un pas, elle recula.

– Faustine, tu me reconnais? demanda-t-il, très ému.

La petite jouait les coquettes. Claire l'avait recueillie et lui servait de mère. Elle avait veillé à lui parler de son père chaque jour, accrochant au-dessus de son lit une photographie de lui qu'il avait envoyée, un portrait où il semblait triste.

– Allons, coquine, va embrasser ton papa! ordonna Raymonde.

– Ne la forcez pas, balbutia-t-il. Je suis un étranger pour elle, à présent. Je n'ai pas voulu ça, hélas!

Colin entra au même instant. Il comprit la situation et alla sans un mot s'asseoir à table. Sur un signe de son patron, Léon sortit une bouteille de vin du cellier et apporta trois verres. Il s'écria, radieux :

– Faut trinquer, mon Jeannot, c'est que je suis papa, moi aussi! J'ai épousé Raymonde et elle m'a donné un beau gars qui dort à cette heure. Il a trois mois, il pèse déjà dix livres! Sûr, il n'a pas hérité de moi, côté poids.

Faustine fit trois pas en avant, sans lâcher la main de Matthieu. Les traits de ce grand monsieur, ainsi que sa

voix, éveillaient en elle des souvenirs confus. Elle fit une moue, prête à pleurer. Jean s'approcha et s'agenouilla.

– Ma belle poupée, je suis ton papa! Je travaillais très loin, mais je pensais à toi sans arrêt. Et je t'ai apporté un cadeau. Pour tes quatre ans. Ton anniversaire est passé, mais il n'est jamais trop tard!

Le mot magique de cadeau redonna le sourire à la fillette. Jean sortit de son sac un paquet rouge, puis une boîte de bonbons.

– Tu partageras les caramels avec Matthieu et Nicolas, mais, dans la boîte, c'est un joujou pour toi.

Faustine ne tarda pas à découvrir un automate en fer aux vives couleurs. C'était un clown qui jouait du tambour quand on remontait le mécanisme avec une clef. Jean le posa sur le carrelage, et le personnage tressauta, se déplaçant lentement. Le son métallique, proche de celui d'un grelot, enchantait les enfants.

– Merci, papa! s'extasia-t-elle.

Soudain elle se jeta à son cou et le serra de toutes ses forces. Il la berça contre lui, rassuré. Colin marmonna :

– Claire ne serait pas partie si elle avait su que tu passais chez nous! Tu aurais dû écrire, Jean.

– Je venais voir ma fille! coupa-t-il un peu sèchement.

Il y eut un silence gêné. Raymonde couvrit sa pâte d'un torchon immaculé. Elle chuchota, d'un ton de reproche :

– A-t-on idée, aussi, de rester loin deux ans et de débarquer sans crier gare!

Léon devint tout rouge. Il était si content de revoir Jean qu'il ne voulait pas gâcher leurs retrouvailles. Il crut bon de faire montre d'une autorité qu'il n'avait pas.

– Dis donc, ma femme, parle pas comme ça à mon camarade! S'il n'est pas venu plus tôt, c'est sans doute qu'il ne pouvait pas...

– Moi, je suis franche! rétorqua la servante. J'ai pas à prendre de gants avec Jean. D'abord, j'le connais pas, ensuite je trouve que madame, elle en a de la patience.

Faustine se blottit davantage contre son père. Elle n'aimait pas les cris ni les disputes. Jean, embarrassé, tenta de se justifier.

– Je suis désolé, mais j’ai voyagé toute la nuit en train et, ce matin j’ai pris la patache pour Puymoyen. J’avais hâte de voir la petite, et je devais parler à Claire.

Colin tapa du poing sur la table en riant.

– On ne va pas en discuter des heures. Claire a pris la calèche. Elle a dû conduire Victor à Villebois. Elle reviendra pour souper. Ils rendaient visite à un docteur, une sorte de préhistorien renommé. Toi, Jean, ce midi, tu manges avec nous.

Jean se crispa. La jeune femme fréquentait encore Victor. Il décréta, avec rudesse :

– Je ne pourrai pas l’attendre. Je repars à six heures ce soir. Je veux m’occuper de ma fille, le peu de temps que j’ai. Cela me fait un drôle d’effet! Quand je l’ai laissée, elle gazouillait et je n’y comprenais rien; voilà qu’elle parle comme un livre! À quatre ans. Et Basile?

Il eut honte de ne pas s’être inquiété un seul instant de son ami. Pourtant, il devait être en vie, sinon Claire lui aurait appris son décès dans sa dernière lettre.

– M’sieur Drujon se repose, murmura Léon. Je vais monter lui dire que t’es là. T’inquiète, il se porte bien. Il a appris l’alphabet aux garçons et, quand ces deux garnements sont entrés à la communale, ils savaient presque lire et compter.

Jean avala d’un trait le verre de vin blanc que lui offrit Colin. Le papetier le fixait d’un air curieux.

– Dis-moi, mon gars, où étais-tu passé durant tout ce temps? Claire m’a expliqué que tu travaillais dans la Creuse...

– Oui, à la construction d’un barrage. On gagne bien. Mais les journées sont longues et, l’hiver, il gèle dur bien plus qu’ici.

Le jeune homme se tut. Il aurait pu ajouter qu’il avait terminé son contrat là-bas, qu’il comptait s’établir plus près du moulin. L’absence de Claire gâchait tout. Envahi d’une jalousie incontrôlable, d’une colère froide aussi, il n’avait plus envie de s’attarder dans la vallée.

Il se leva brusquement, calant sa fille sur son bras droit.

– Viens, on va rendre visite au pépé!

La fillette le regardait attentivement. Elle était vraiment jolie. Il pensa à Denis Giraud, qui avait failli se noyer. Il murmura :

– Dis, ma beauté, tu l’aimes bien, Denis?

Faustine eut un sourire en coin.

– Oui, mais je préfère mon Matthieu... Non, je préfère mon papa!

Jean sentit son cœur se dilater de joie, de fierté. Il se promit de ne plus vivre loin de son unique enfant.

Basile Drujon ne put contenir ses larmes en voyant entrer le charmant couple que formaient le père et son enfant. Le vieil homme avait échoué au moulin, comme Léon, à la suite d’un grand malheur. Ancien instituteur, communard fervent, il s’était battu sur les barricades aux côtés de Louise Michel. Le hasard l’avait conduit dans la vallée des Eaux-Clares. Pendant plus de dix ans, il avait loué une vieille bâtisse aux Roy. Cela lui avait permis de se lier d’une vive amitié avec Claire, la fille des papetiers. Il avait également caché Jean lorsque celui-ci fuyait la police après son évasion du bagne. Il lui avait appris à lire et à écrire.

Il n’avait pas hésité à le rejoindre en Normandie, à l’époque où Jean y vivait avec son épouse Germaine Chabin, qui lui avait donné Faustine.

– Mon garçon, comme je suis heureux! Je désespérais de te revoir... Je ne suis guère vaillant. L’humidité, mes rhumatismes, cette sale toux! Mais Claire me soigne bien avec ses plantes.

Le vieillard voulut se redresser. Jean l’aida à s’asseoir contre le bois du lit.

– Faustine est devenue belle. Je lui parle souvent de toi, va... C’est une bonne petite, sage et obéissante.

– Elle m’a manqué, tu ne peux pas savoir à quel point! Toi aussi, mon Basile.

Les deux hommes discutèrent à voix basse du barrage dans la Creuse, de leurs souvenirs.

– Et Claire? demanda enfin Basile. As-tu pris une décision? Elle se languit de toi...

– Dans les bras d’un autre! J’ai l’habitude. Dès qu’elle m’a cru perdu en mer, elle s’est mariée avec Frédéric Giraud. J’y pense souvent. Si ce monsieur ne s’était pas suicidé, elle serait encore sa femme. Non, cette fois, je ne me ferai pas piéger. Basile, sois gentil, ne me parle plus de Claire.

Le vieil homme soupira. Son cœur fatigué lui jouait des tours. Il s’en remit au destin, ce qui n’était pas dans ses habitudes.

– Fais donc à ton idée, Jean.

Le déjeuner rassembla la famille. Basile voulut descendre. Léon et Jean le soutinrent. Mais la présence chaleureuse de la maîtresse de maison, la belle Claire aux yeux noirs, au doux visage, faisait gravement défaut. Le repas se déroula dans le calme, même si les trois enfants du moulin bavardaient et riaient. Il y avait là Faustine, la fille de Jean, Matthieu, le fils d’Hortense, la première femme de Colin morte en donnant naissance à l’enfant, et Nicolas le deuxième fils que le maître papetier avait eu avec Étienne, l’ancienne servante, devenue sa seconde épouse. Assise près de lui, cette dernière ne daignait pas se mêler aux conversations. Elle n’aimait pas Jean et ne le cachait pas.

En début d’après-midi, Jean emmena Faustine en promenade. Matthieu insista pour les accompagner.

– Non, mon garçon! trancha Colin. Jean veut être tranquille avec sa fille.

– Mais je les suivrai de loin, et on pourrait lâcher Sauvageon! supplia Matthieu. Claire l’a enfermé dans son atelier.

Faustine faillit encore pleurer. Jean capitula. Guidé par Matthieu, il alla libérer le chien-loup qui lui fit la fête avec une vigueur difficile à maîtriser. Le jeune homme avait pu apercevoir, dans la petite pièce, des rangées de bocaux étiquetés contenant des racines séchées, des feuilles racornies.

– Claire, elle aime pas qu’on entre là! recommanda le petit garçon. Elle dit que c’est son domaine privé.

Jean eut mal au cœur. Il comprit à cet instant combien il avait envie de revoir Claire. Ses projets lui parurent vains. Pendant leur balade, il se montra plus morose qu’il n’aurait

voulu. Matthieu en profita pour choisir son camp. Sa sœur lui avait souvent expliqué que cet homme viendrait chercher Faustine un jour ou l'autre. Il détestait l'étranger au regard bleu. C'était un enfant très intelligent : il bavarda étourdiment, en apparence.

– Claire, elle aime bien Victor, le locataire. Ils sont allés de l'autre côté de la vallée explorer une grotte. Moi aussi, je l'aime bien, il raconte de belles histoires! Hein, Faustine?

La petite approuvait, riait. Jean s'assombrissait.

– Victor, il mange souvent avec nous, et même qu'il a offert un gros livre à Claire, avec des photographies dedans... ajoutait Matthieu. On voit des images de tous les pays étrangers!

Au retour, incapable de deviner la ruse du gamin, Jean avait renoncé à ses rêves.

*

Claire et Victor avaient déjeuné sur l'herbe, dans un champ ombragé à la sortie de Ronsenac.

Maintenant ils écoutaient le docteur Henri-Martin. L'homme leur faisait les honneurs du logis du Peyrat qu'il venait d'acheter avec les terres avoisinantes. C'était une belle demeure au toit de petites tuiles plates, aux lignes sobres et élégantes. La jeune femme buvait les paroles du quadragénaire barbu, dont les lunettes rondes mettaient en valeur des yeux pétillants d'intelligence. Ils se trouvaient dans un grand salon encore encombré de caisses et de meubles emballés dans des linges soigneusement ficelés. Victor était fasciné par le personnage. Pendant le trajet, il avait expliqué à Claire :

«Le docteur Henri-Martin a découvert le site de La Quina l'année dernière. Il est certain que des fouilles seront fructueuses en raison de la disposition des falaises, des abris sous roche. Alors, il a fait l'acquisition d'une partie de la vallée. Et il m'a invité à travailler avec lui! Vous vous rendez compte, Claire, une sommité en la matière. Je dois l'aider à emménager... Mais je suis heureux de vous présenter!»

La rencontre, sous les arbres séculaires du logis, avait été charmante. Claire, vêtue d'une robe neuve en velours vert, ses longs cheveux bruns retenus par un ruban, ressemblait à une jeune étudiante. À présent, le docteur leur montrait des silex taillés et des ossements qu'il jugeait d'origine humaine et fort anciens.

– Aux Eaux-Clares, Victor a aussi trouvé des choses intéressantes, dit-elle, vaguement intimidée. Il me propose toujours de participer à ses expéditions, mais je n'en ai guère le temps.

– Vous habitez un moulin, n'est-ce pas? Mon cher ami Nadaud vous décrit comme une femme exceptionnelle.

– Il exagère! protesta Claire en riant, néanmoins flattée.

Après une heure passée à examiner les trésors archéologiques que contenaient les plus petites caisses, ils décidèrent de marcher jusqu'à La Quina. Victor semblait rajeuni, tant il s'enthousiasmait.

– Vous verrez, Claire, il y a une curiosité géologique sur le chemin, une sorte de champignon géant, mais en calcaire. Il tient sur sa base rétrécie depuis des siècles...

La promenade enchantait la jeune femme. Entourée des deux hommes passionnés de préhistoire, elle voyait d'un œil nouveau le moindre escarpement de rocher, imaginait les animaux énormes des ères glaciaires. Pour accéder au soubassement caillouteux de La Quina, elle salit sa jupe et ses mains et s'égratigna aux ronces, mais cela lui était égal.

À l'aide d'un mince crochet en fer, tous trois grattèrent le sol protégé par des surplombs de pierre. Victor brandit le premier des dents calcifiées et un éclat de silex. Le docteur Henri-Martin, exalté, identifia le vestige de mâchoire comme appartenant à un renne.

– Formidable! s'enthousiasma le docteur. Je passerai des années ici et je ferai de belles découvertes, je le pressens. Vous pourrez me rendre visite aussi souvent qu'il vous plaira, Claire. Vous aussi, Victor! dit-il, tout excité.

Quand ils rentrèrent au logis du Peyrat, une femme du village de Gardes, engagée comme cuisinière, avait allumé la cheminée. Le froid tombait, car le soleil déclinait.

— Et si vous partagiez mon modeste dîner! proposa leur hôte.

— Oh, c'est très aimable, monsieur, répondit Claire, mais je dois être de retour au moulin pour le repas des enfants. Matthieu, mon petit frère, a école demain. Je préfère ne pas m'attarder davantage.

Victor éprouva alors une tristesse familière. Depuis deux ans, il s'était habitué à la compagnie de la jeune femme. Ils avaient de longues discussions, ils exploraient des grottes ensemble. Le préhistorien avait souvent son couvert mis au moulin. Mais leur amitié n'évoluait pas dans le sens qu'il souhaitait et il en connaissait la cause: Jean Dumont, l'éternel absent, le père de la fillette que Claire élevait et chérissait. Elle lui avait tout raconté de cet amour brisé par trop d'épreuves, auquel elle ne renonçait pas pour autant.

La confession s'imposait, au goût de Claire, afin de le tenir à distance. Il leur arrivait fréquemment d'être très proches au fond d'une galerie obscure. Il s'était permis un jour une attitude trop osée. Le glas avait sonné pour lui.

— *Je vous en prie, j'aime un homme. Je l'attendrai autant qu'il faudra, et il n'est pas question que je trahisse mes sentiments.*

Claire avait beau dire cela d'une voix douce, le coup avait porté. Le lendemain, par souci d'honnêteté, elle lui avait raconté l'histoire de leur amour. Victor avait appris que sept ans plus tôt un jeune bagnard s'était caché dans la grange de la maison même qu'il louait des Roy, et qu'elle l'avait aidé, avant de céder à une véritable passion.

— *Hélas, j'ai dû me marier avec un autre, Frédéric Giraud, qui a mis fin à ses jours parce qu'un loup enragé l'avait mordu. Je croyais Jean noyé dans le naufrage d'un morutier, mais il avait survécu. Il avait même épousé Germaine, en Normandie, la mère de Faustine...*³

Victor avait été bouleversé en écoutant le récit de l'arrestation de Dumont devant sa belle-famille, les Chabin. La mort injuste de Germaine, l'épouse de Jean, enceinte de six mois, l'avait révolté. Mais il ne pouvait s'empêcher d'être jaloux de l'ancien forçat.

3. Voir tome I, *Le Moulin du loup*.

— *Je dois vous dire, avait précisé Claire, que Jean était condamné injustement. Il faut comprendre son geste. Il a d'abord été expédié sur l'île d'Hyères, avec son petit frère Lucien. Un surveillant, un véritable monstre à visage humain, avait abusé de ce pauvre enfant. Cette histoire affreuse me hante encore, car Lucien est mort peu après et ils ont obligé Jean à l'enterrer. Le vrai criminel, ce surveillant, Dorlet, l'accablait d'insultes. Alors, désespéré, Jean l'a frappé d'un coup de pelle... Il m'a tout raconté, par la suite!*

Lorsqu'elle parlait ainsi de Jean, Claire s'illuminait, mais elle tremblait aussi un peu. Victor ne se faisait guère d'illusions. Si cet homme revenait, c'en serait fini des doux moments de complicité qu'il partageait avec la jeune femme.

Le retour, dans un paysage empourpré par un couchant flamboyant, ne fut pas dénué d'une certaine mélancolie. Claire regrettait d'avoir refusé l'invitation du docteur; Victor souffrait à l'idée de la quitter. Il espérait une invitation à dîner au moulin.

Sirius, un magnifique cheval blanc né dans les écuries de Ponriant, le seul bien que la jeune femme avait gardé après son veuvage, trottait avec entrain. Il obéissait au moindre claquement de langue de Claire, qui menait la calèche d'une main experte. Ils traversèrent le bourg de Ronsenac et prirent la route de Torsac. Un panache de fumée s'élevait au loin, assorti d'un bruit de ferraille.

— Tiens, dit Claire, le train vient de partir. Je ne me décide pas à utiliser ces machines. Encore moins les automobiles. Quand je pense que ma cousine Bertille et son mari en ont acheté une! Évidemment, ils ont fait un gros héritage, ils peuvent se le permettre!

Victor hocha la tête distraitement.

— À quoi pensez-vous? demanda-t-elle. Vous ne m'écoutez pas!

— Oh, je n'aime pas les belles journées qui s'achèvent. J'étais au paradis aujourd'hui. J'aurais aimé vous présenter à mon collègue et mentor comme mon épouse. Avouez que nous pourrions être heureux ensemble?

— Peut-être! murmura Claire, un peu émue.

La constance de Victor, l'admiration qu'elle lisait dans ses yeux finissaient par la troubler. La vie quotidienne avait continué après le départ de Jean, le jour de Noël 1902, mais personne ne savait comme elle souffrait de son absence. Combien de fois elle éclatait en sanglots la nuit, le visage enfoui dans l'oreiller. Elle avait tellement cru qu'il reviendrait au bout de six mois, ou d'un an. Hélas, le temps s'écoulait sans le ramener. Jean écrivait, mais ce n'était que de courtes lettres pour prendre des nouvelles de sa fille ou pour envoyer des mandats. Il notait à chaque fois, en bas de la page : *Merci de veiller sur Faustine*. Rien d'autre.

– Venez avec moi jusqu'au moulin, rétorqua Claire, interrompant le fil de ses pensées. Raymonde a dû préparer un bon repas, c'est la tradition du jeudi.

– Je n'ai jamais rien mangé à votre table qui ne soit excellent! s'empressa-t-il de répondre, rasséréiné. Dimanche, pour être quitte, j'apporterai une bouteille de mousseux et un gâteau.

Attendrie par la joie presque enfantine de Victor, Claire l'embrassa sur la joue. Ils longeaient le chemin des Falaises.

Du plateau semé d'une végétation rase et jaunie par l'hiver, Jean vit passer la calèche. Il avait attendu, manquant la patache de six heures. Le cœur plein de nostalgie, il avait même grimpé jusqu'à la Grotte aux fées, où Claire et lui s'étaient aimés pour la première fois. De là, il avait gravi la roche par des sentiers étroits. C'était un raccourci pour rejoindre Puymoyen, mais, une fois là-haut, il avait encore guetté le retour de la jeune femme.

« Ah, la voilà! se réjouit-il, mais elle n'a pas déposé ce type chez lui, elle le ramène au moulin! Ils s'embrassent, même... Bon sang, je suis vraiment un pauvre crétin. Tiens, qu'elle le garde, son scientifique, je ne vais pas me battre pour elle. Viens donc, Sauvageon, toi au moins, tu m'es fidèle! »

Jean se leva, jeta son sac sur l'épaule et s'éloigna à grandes enjambées, suivi par le chien aux allures de loup. Le jeune homme ne tenait pas compte des conseils du vieux Basile, son ami de longue date, qui lui avait répété

que Claire l'aimait et espérait son retour. La jalousie le rendait aveugle et sourd.

*

Dès qu'il entendit la calèche, Léon courut prendre Sirius par sa bride.

– M'selle, je vais le dételer et lui donner son avoine!

– Merci, Léon! dit-elle en descendant avec légèreté du véhicule. Les enfants ont été sages?

– Ah ça, pesta-t-il, quand Nicolas n'est pas là, les deux autres filent doux.

Nicolas, à sept ans, passait pour un petit diable, de l'avis général.

– Faut que je vous dise, m'selle, ajouta Léon, non sans grimacer, Jean est passé aujourd'hui. Il a mangé avec nous. Il a promené Faustine sur le chemin, et puis il est reparti...

Le rire muet de Claire, le rose de ses joues furent comme balayés par un vent mauvais. Une pâleur soudaine envahit ses traits. Bouche bée, elle regarda Léon qui détourna la tête.

– Jean! gronda-t-elle. Et moi qui n'étais pas là.

Elle scruta les falaises dont l'alignement blanchâtre se devinait encore, malgré le crépuscule. Le sentiment d'une malchance inouïe, d'un coup du sort insupportable, la terrassa. Jean était venu ici, ses pieds avaient foulé les pavés, il s'était assis à leur table. Elle eut un sanglot silencieux et courut vers la maison.

– Je crois que je suis de trop! soupira Victor, prenant Léon à témoin. Cet homme n'est pas digne de Claire! Il se moque d'elle, je crois bien... Elle se dévoue pour sa fille et il ne daigne même pas l'attendre! Quel imbécile!

– Attention, m'sieur Victor! balbutia Léon. Jean et moi, c'est à la vie à la mort. Dites pas de mal de mon ami. Il paie une pension, rapport à sa gosse, il est réglo. Et puis j'veis vous donner le fond de ma pensée: m'selle Claire, elle aime la petite comme la sienne propre. Alors, moi, je m'en mêle pas, de leurs affaires!

Léon conduisit le cheval à l'écurie. Victor Nadaud disparut dans l'ombre.

— Raymonde! appela Claire à peine entrée dans la cuisine. Raymonde, Jean est venu, il paraît! Qu'est-ce qu'il a dit? Est-ce qu'il m'a laissé une lettre? Il fallait l'obliger à rester!

La servante s'attendait au chagrin de sa maîtresse. Elle la prit par l'épaule. Les deux femmes composaient un charmant tableau, l'une brune, l'autre blonde, de la même taille et d'une beauté comparable.

— Madame, je suis vraiment confuse. J'ai fait ce que j'ai pu pour retenir Jean, votre père aussi. Monsieur Basile s'y est mis. Mais on l'aurait dit poursuivi par le diable, votre Jean. Et ce n'est pas tout, j'ai l'impression que votre chien l'a suivi! On l'a appelé longtemps, Sauvageon, les enfants aussi; il est introuvable.

Claire s'appuya au manteau de la cheminée, le front contre la pierre.

— Sauvageon? Mais je l'avais enfermé dans mon atelier... Qui lui a ouvert?

— Je ne sais pas, madame! Peut-être un ouvrier!

La jeune femme appelait son atelier une petite pièce où elle rangeait les plantes et les fleurs séchées par ses soins. Il y avait un réchaud, un établi, des étagères sur lesquelles trônaient des bocalux et des boîtes en carton. Sa récolte, entre quatre murs blanchis à la chaux, devenait là des tisanes composées, des baumes ou des lotions.

— Les hommes du moulin ne vont jamais de ce côté! s'exclama-t-elle. C'est un tour des enfants, ça... Où sont-ils?

Raymonde désigna l'étage d'un doigt levé.

— Monsieur Basile leur lit un conte de fées. Vous savez, la petite a beaucoup pleuré quand son papa est parti, mais, si vous aviez été là, elle n'aurait pas fait tant de comédie.

La déception donnait à Claire envie de vomir. Elle monta sans force l'escalier. Le spectacle de son vieil ami, installé dans un fauteuil, Faustine et Matthieu calés chacun sur un accoudoir, l'aurait réjouie en d'autres circonstances. Mais, envahie par la contrariété, elle se montra hargneuse.

— Navrée de t'interrompre, Basile, les petits doivent

descendre dîner. Et j'aimerais aussi savoir qui a lâché Sauvageon! Matthieu?

Le petit garçon descendit de son perchoir et alla se camper devant sa sœur, qui eut l'impression de revoir leur mère, Hortense, car l'enfant lui ressemblait beaucoup.

– Je n'ai pas ouvert la porte de ton atelier, Clairette! C'est le père de Faustine. Quand il est parti se promener, il m'a demandé où était Sauvageon. Alors je le lui ai dit. Il voulait le voir.

Matthieu mentait un peu. Claire hocha la tête, déjà honteuse du ton dur qu'elle avait employé. Basile referma le livre des *Contes de Perrault*. Il marmonna :

– Envoie les gosses en bas, petiote, et viens près de moi... Tu es un vrai paquet de nerfs.

Matthieu et Faustine sortirent. La jeune femme, secouée de sanglots étouffés, approcha du fauteuil.

– Basile, Jean est venu et je ne l'ai pas vu! Tu peux comprendre le mal que ça me fait! Je l'ai attendu deux ans, chaque jour et chaque nuit! Il aurait pu dormir ici. Cela me rend folle, j'avais tellement besoin de lui...

Elle s'était mise à genoux, le visage tourné vers le vieillard. Il lui caressa la joue, étudiant d'un air songeur ces charmants traits féminins qu'il connaissait par cœur : sa bouche aux lèvres charnues, d'un rose vif, son nez fin, l'arc gracieux de ses sourcils, la peau mate, ses yeux de velours noir que les larmes rendaient encore plus brillants.

– Ma pauvre petiote! Bien sûr que tu es triste! Mais Jean était en colère, je l'ai senti. Un souci le rongait, et je crois qu'il s'agit de toi. La première chose qu'on lui a dite, quand il est arrivé, c'est que tu étais partie avec Victor pour la journée. Jaloux comme il est... J'ai essayé de le raisonner, autant crier dans le désert! Bah! On prétend que la jalousie est une preuve d'amour, moi je juge ce défaut assez redoutable, proche du besoin de posséder un être libre, enfin, libre en principe. Le sort des femmes m'a toujours navré...

Basile Drujon se tut. Malgré les atteintes de l'âge, il gardait toutes ses capacités de raisonnement et un caractère bien trempé. Socialiste convaincu, il n'avait jamais caché

son goût pour l'anarchie et l'abolition des préjugés.

– Toi et tes discours pernicieux, comme dirait papa! renifla-t-elle. Je me souviens, gamine, tu me bourrais le crâne de tes grandes idées révolutionnaires. Je les répétais à table et maman entraînait dans des colères! Elle si bigote, âpre au gain, tu lui faisais peur!

Claire serra la main de son ami. Il souriait, content de leur complicité qui ne se démentait pas.

– Ah! Ne pleure pas pour Jean. Il reviendra, tu l'attires comme du miel. Tu ne vas pas rester à broder au coin du feu durant des semaines, au cas où il déciderait de te rendre visite. Raconte-moi plutôt ta journée! Ce docteur Henri-Martin, est-il sympathique?

– Très aimable, passionné! répondit-elle. On le prendrait pour le frère de Victor. Ils ont la même barbe, les mêmes lunettes rondes, le même enthousiasme... Oh, zut à la fin, je n'ai pas envie d'en parler. Je ne pense qu'à Jean! Basile, comment était-il? L'as-tu trouvé différent... Crois-tu qu'il m'a pardonné pour de bon cette histoire de lettre?

La jeune femme faisait allusion à sa responsabilité dans l'arrestation de Jean, en septembre 1902. À cause d'une imprudence de sa part, le policier Dubreuil, qui croyait le bagnard Dumont noyé dans l'Atlantique Nord, avait retrouvé sa trace. Épouvantée à l'idée de perdre son mari, Germaine s'était accrochée au fourgon des gendarmes et avait roulé sur le chemin, là-bas, en Normandie. Elle était morte au bout de quelques heures, l'enfant qu'elle portait aussi. Jean avait haï Claire avant de lui accorder un vague pardon.

Basile poussa un soupir exagéré. Il attrapa sa canne.

– Aide-moi à descendre, j'ai faim! Je ne suis pas devin, ma belle! Le temps a passé, de l'eau a coulé sous les ponts. Jean n'est pas sot au point de ruminer encore sa rancœur. Écoute, en m'embrassant, il m'a dit: «À bientôt, Basile!» Il ne tardera pas à revenir, et vous vous expliquerez.

Elle revit la nuit de Noël où Jean, juste gracié, avait couché dans un lit d'appoint, près de l'horloge de la grande cuisine. Il lui en voulait encore. Pourtant il l'avait désirée et Claire s'était offerte sans retenue ni calcul. Jean avait gémi

et sangloté entre ses bras. Il lui avait confié la garde de sa fille, Faustine. Au matin, il était parti en déclarant qu'il lui fallait du temps.

Elle dit soudain :

– Il devrait en avoir assez de quitter la vallée, lui qui rêvait d'y vivre! Il m'aime encore, j'en suis certaine!

– Sois patiente, petiotte, sois patiente. Il a beaucoup souffert, notre Jean. Sais-tu qu'il a sauvé de la noyade le petit Giraud, Denis... Bertrand aura un sacré choc quand il apprendra ça!

Stupéfaite, Claire demanda des détails. Ils discutèrent un bon moment. Quand ils se décidèrent à descendre, la famille Roy était attablée, chacun à sa place.

Un fauteuil en osier garni de coussins était réservé à Basile, en bout de table, près de la cuisinière en fonte noire aux ornements de cuivre. À l'autre extrémité présidait le maître papetier, Colin, qui avait à sa droite sa jeune épouse Étienne et leur fils Nicolas, tous deux occupant une partie du premier banc. La servante Raymonde suivait, toujours prête à se lever d'un bond pour passer les plats, puis Léon, son mari depuis un an. Le bébé du jeune couple occupait la berceuse où tous les nourrissons du moulin avaient dormi.

Sur le second banc s'asseyaient Claire, Matthieu et la petite Faustine. Ils étaient à leur aise. Si un invité se présentait, il voisinait avec la jeune femme, considérée comme la maîtresse de maison.

– Alors, mon sauté de lapin! demanda Raymonde. Est-il bon? Je n'ai pas mis trop d'ail, ni de persil, à cause des enfants.

– Succulent! s'exclama Colin, car il savait que le mot amusait la servante.

À vingt ans, Raymonde avait une autorité rieuse qui rassurait petits et grands. Ses fonctions devenaient celles d'une gouvernante. Étant donné son sérieux et son acharnement au travail, Claire pouvait se consacrer à ses herbes médicinales et monter à cheval quand elle en avait envie. Les deux jeunes femmes se partageaient les tâches quotidiennes.

Cela arrangeait Étienne, dont la paresse n'était un secret pour personne. Fille de la laitière du village entrée au service des Roy à quatorze ans à peine, elle savourait encore son nouveau statut social. Elle avait accompli tant de corvées rebutantes sous la férule de la défunte Hortense qu'elle refusait désormais de s'abaisser à éplucher des légumes ou à laver du linge. Colin, qui frôlait la cinquantaine, lui témoignait une passion constante.

Ce fut en donnant les dernières pommes de terre à Matthieu, qui les lorgnait avec convoitise, que Claire se souvint du malheureux préhistorien.

– Mais j'avais proposé à Victor de dîner avec nous! se rappela-t-elle soudain. Où est-il passé?

Étienne éclata de rire, vite imité par Raymonde et Colin. Le papetier s'écria, moqueur:

– Je plains ce pauvre Nadaud! S'il t'avait entendue, cette fois, sûr il n'aurait plus d'illusions à se faire. Ah, ma Clairette, tu n'as rien mangé et tu nous regardes à peine. C'est à cause de Jean... Tu n'as pas eu de chance, je l'avoue. Pour une fois qu'il se décidait à nous rendre visite.

– Oui! Tout le monde l'a vu, aujourd'hui, sauf moi. En plus, Sauvageon l'a suivi. C'est injuste.

Faustine vint se blottir contre la jeune femme. La fillette n'était pas bavarde; cependant, elle comprenait beaucoup de choses. Elle savait qu'elle ne devait pas appeler Claire «maman» alors qu'elle l'aimait très fort et que le mot lui venait aux lèvres du matin au soir.

– Mon papa, l'est pas méchant! assura-t-elle. Matthieu, il a dit qu'il était méchant.

– Viens, ma chérie! Tu es fatiguée.

Claire se leva, prit l'enfant à son cou et monta se réfugier dans sa chambre. Là, elle s'allongea sur son lit, la petite lovée contre elle.

– Tu pleures? demanda Faustine.

– J'ai du chagrin, mais ne t'inquiète pas. J'aime très fort ton papa et il me manque.

– Il va revenir, il l'a dit! affirma la fillette.

– Alors, je suis contente.

Claire regarda Faustine, toute rose sous la lumière de la lampe. La nature lui refusait la joie d'être mère, mais cette adorable enfant était un peu la sienne. Les deux années écoulées à la voir s'épanouir et s'éveiller au monde avaient tissé des liens si forts qu'elle n'imaginait plus la vie sans sa présence exquise. Elle l'embrassa sur le front.

Le lendemain, Sauvageon gratta à la porte, la langue pendante, les pattes boueuses.

Mars, avril passèrent. Jean avait envoyé un mandat pour l'entretien de sa fille, en donnant une nouvelle adresse, celle d'une pension de famille située dans le département du Gers, à Auch. Claire s'empressa de lui écrire, mais il ne répondit pas.

Victor Nadaud s'était installé chez le docteur Henri-Martin, sans toutefois résilier son bail.

Claire redoubla d'ardeur à parcourir les prés et les sentiers de la vallée, accompagnée des enfants, pour cueillir l'armoise, l'angélique, la menthe duveteuse et le serpolet. Souvent, elle se retournait et scrutait le chemin des Falaises. Il y circulait des charrettes tirées par des bœufs, des bicyclettes, parfois des automobiles, des paysans à pied, des femmes poussant une brouette, mais Jean n'en faisait pas partie. Elle l'aurait reconnu, même de loin.

Avec la montée de la sève printanière, son sang s'échauffait. Le besoin d'un homme troublait ses nuits. Cet homme, ce serait Jean. Elle l'espérait de toutes ses forces. Le 3 mai, elle reçut une carte postale représentant la cathédrale d'Auch.

Jean annonçait qu'il serait au moulin le dimanche suivant, pour le repas de midi, en précisant qu'elle devait être là, qu'il voulait l'entretenir d'une chose importante. Claire crut entrer au paradis.